

Parfois j'ai bien vu quelques rares étrangers contempler de loin cette masse inerte ; mais quand leurs yeux s'étaient arrêtés un instant sur la tour des Bourguignons-Salés, la haute tour de Constance et la place présumée où le saint roi s'embarqua, ils ne songeaient plus qu'à l'étrangeté de cette ville morne et solitaire, dont les faubourgs sont ses remparts.

XIX.

Une bonne dame d'Aigues-Mortes reçut Maguelonne, dont la beauté s'était bien flétrie depuis la perte qu'elle avait faite.

Un soupçon cruel redoublait surtout sa douleur ; elle se prenait parfois à craindre que Pierre ne l'eût abandonnée volontairement.

—S'il en est ainsi, se disait-elle, il doit être revenu chez son père, et grande serait ma joie pour ce que rien ne lui soit arrivé de fâcheux à lui-même.—Mais j'en mourrais.

Sa gracieuse hôtesse lui parla longuement du comte et de la comtesse de Provence, dont elle fit le plus pompeux éloge ; et lorsqu'elle vint à dire qu'une grande douleur les accablait, à cause de l'absence du valeureux Pierre, leur fils chéri, dont ils n'avaient plus de nouvelles depuis bien longtemps, Maguelonne ressentit à la fois une sublime joie et un immense désespoir. Une pensée funeste traversa son esprit ; la mer était là qui mugissait aux pieds des tours ; mais l'ardente Napolitaine avait dans l'âme, nous l'avons déjà dit, autant de foi que d'amour.

Elle se résigna donc et chercha à espérer encore.

XX.

Il est donc vrai que l'homme a besoin d'être trompé pour être heureux !

Comment ferait l'Espérance, cette douce fille de la Douleur, pour le soutenir jusqu'à la tombe, si elle ne lui mentait pas ?

Les déceptions qui la suivent cherchent en vain à détruire son ouvrage. L'homme s'arrête interdit, l'Espérance sourit encore, il oublie et marche toujours !

XXI.

La bonne dame, touchée des pleurs de la belle Maguelonne, lui offrit un lit, et le lendemain, lorsque la dolente pèlerine lui demanda s'il n'y avait pas dans le pays quelque pieux établissement où elle pût se livrer au service de Dieu, elle lui répondit qu'à peu de distance de la ville était un vaste champ de repos, près duquel se trouvait un ermitage abandonné.

C'est là que Maguelonne vécut plus de deux années pour le repos des morts.

Il ne reste là, aujourd'hui, nul vestige de son souvenir. De vastes marais bornent au loin la vue. C'est dans ces parages que l'on découvre, il y a cinq ans, enfouie dans le sable, la carcasse d'une galère, échouée sans doute depuis des siècles, et que la mer en se retirant avait recouvert des cailloux de son lit. Ces lieux sont nommés *les Tombes*.

J'y ai passé quelquefois le soir, en revenant du *Mol*, pauvre ferme à moitié ruinée. J'ai appelé Maguelonne, et nulle ombre blanche n'a glissé devant mes yeux ; un faible écho m'a seul répondu.

XXII.

Maguelonne, lasse de vivre seule et utile uniquement pour la prière, alla s'établir à l'île du port Sarrasin, aujourd'hui île de *Maguelonne*, dont on aperçoit le rivage à peu de distance en mer du haut des remparts d'Aigues-Mortes.

Là, par exemple, de poétiques ruines attestent à la fois et l'existence de Maguelonne et le passage du temps.

C'est sur ces grèves que Maguelonne allait promener le soir la mélancolie de ses souvenirs et les pâles éclairs de ses espérances.

C'est là que, les yeux tournés vers la voûte étoilée, elle contemplait, rêveuse, son astre toujours brillant, mais solitaire, car celui du pauvre Pierre était bien loin relégué dans un coin du ciel. Maguelonne, avec l'argent qui lui restait, fit bâtir à l'entrée du port un hôpital et une petite chapelle dédiée à saint Pierre.

Le nom de sainte hospitalière fut bientôt donné à la fille du roi de Naples ; et un jour elle vit venir à elle le comte et la comtesse de Provence.

Curieux de connaître la pèlerine du port Sarrasin, dont la réputation de sainteté s'étendait au loin, ils avaient résolu de lui rendre visite.

L'hospitalière alla au-devant d'eux, et se recommanda à leur bienveillance.

Les doux propos et les manières aisées de Maguelonne charmèrent la comtesse.—Celle-ci, la tirant à part, s'entretint longtemps avec elle, et lui conta, toute larmoyante, comme elle était dolente de l'absence de son fils. Maguelonne consolait de son mieux la comtesse, quoiqu'elle eût elle-même plus besoin de consolations que qui que ce fût au monde.

La mère de son doux ami la pria de la venir voir souvent, et lui recommanda en la quittant de prier Dieu et saint Pierre de lui faire parvenir quelques nouvelles du chevalier son fils.

XXIII.

Il est dans les récits de nos pères des passages que l'on ne saurait changer, et puis des réflexions d'une tendresse si naïve qu'il faut les laisser telles qu'elles sont, si l'on ne veut détruire entièrement le charme attaché aux vieilles chroniques. Tout y est simple, tellement simple, que nous ne pouvons nous empêcher parfois de sourire, et c'est justement là ce qui plaît.

D'ailleurs, qui oserait aujourd'hui prendre sur soi l'invention des lignes que l'on va lire ?—Laissons donc parler un instant l'auteur inconnu de la légende :

Un jour que les pêcheurs du pays prirent un lan d'une prodigieuse grosseur, ils s'en vinrent, pour ce qui était le plus beau qu'ils eussent jamais vu, l'offrir à leur seigneur le comte de Provence. Comme un des cuisiniers se disposait à l'apprêter, il trouva dans le ventre du poisson un sandal rouge en forme de pelote, et l'alla porter à la comtesse avec force de cris de surprise. La comtesse prit le sandal, le déploya : il contenait les anneaux qu'elle avait donnés à son cher fils lors de son départ. Grande fut sa douleur, ainsi que celle de son noble époux. Le palais du comte de Provence fut tendu de crêpes funèbres, et tous seigneurs et vassaux firent grand deuil. Maguelonne, à cette nouvelle, faillit mourir du coup ; longtemps, elle demeura comme aliénée.

XXIV.

Un soir où plus que jamais désespérée, Maguelonne se dirigeait en courant vers le port, elle leva les yeux comme pour envoyer un dernier adieu à son étoile bien aimée.

Oh ! bonheur ! celle de Pierre s'en était visiblement rapprochée et brillait du plus vif éclat.—Mais la superstitieuse foi de Maguelonne dans l'influence sympathique des deux étoiles sur sa vie et sur celle de son amant ne fut pas assez puissante pour la calmer tout-à-fait, et de leurs pâles rayons descendit à peine sur son front désolé une étincelle d'espérance.

XXV.

Dans ce temps d'heureuse mémoire régnait à Babylone un sultan au cœur noble et généreux.